

## André Thibault, l'intellectuel « possibiliste »

Par Marcel Fournier

Lors de l'hommage que la revue *Possibles* a rendu à André Thibault le 11 février 2021 pour le lancement du numéro « Questionner l'université », j'ai mis sur papier quelques notes pour parler de l'ami que je connaissais depuis plus de quarante ans. Je transforme aujourd'hui ces courtes notes en un texte qui, écrit et plus réfléchi, met en ordre les réflexions que j'ai alors présentées sur André, l'homme, le chercheur et l'intellectuel.

### Choix de la sociologie : une « vocation »

Dans l'introduction à sa thèse de doctorat, André Thibault esquisse, à la manière de Pierre Bourdieu, mais bien avant lui, son auto-sociobiographie. D'abord ses origines sociales, qui lui ont offert certes des « possibles », mais aussi une « infirmité irréductible, qui consiste à être situé à un endroit précis et limité dans le temps, l'espace et la société ». Il est né dans un milieu rural à Roberval, au Lac-Saint-Jean, mais dans une famille qui encourage la curiosité et l'initie à « la discussion ouverte comme une réalité quotidienne ». La poursuite des études y est valorisée : André fait ses études secondaires dans un collège classique où il est influencé par deux abbés, des éducateurs originaux qui « ouvrent les fenêtres et encouragent le courage intellectuel », l'un d'eux étant animateur de l'école sociale qu'est alors la Jeunesse Étudiante Catholique (JEC). André y acquiert un « intérêt durable » pour « les problèmes sociaux, les gens et la vie quotidienne ». C'est cette « préoccupation sociale » qui l'oriente vers des études en sociologie.

Le jeune André quitte sa région pour entreprendre des études universitaires en sociologie non pas à l'Université Laval, à Québec,

comme le font souvent les jeunes de la région du Lac-Saint-Jean lorsqu'ils poursuivent des études universitaires. André choisit d'aller à Montréal, la grande métropole, et s'inscrit à l'Université de Montréal où il obtient d'abord un baccalauréat (1962) et une maîtrise en sociologie (1965). Sa venue à Montréal marque pour lui le passage du rural à l'urbain, i.e. « d'une origine petite-bourgeoise rurale suivie d'une migration individuelle vers la ville ».

Le Département de sociologie de l'Université de Montréal est alors un milieu intellectuel très dynamique, ouvert aux diverses sciences sociales (anthropologie, démographie, criminologie, histoire sociale, etc.). On y trouve parmi les professeurs Norbert Lacoste (sociologie religieuse), Guy Rocher (introduction à la sociologie générale, éducation), Marcel Rioux (théorie critique, marxisme), Jacques Brazeau (relations ethniques), Denis Szabo (criminologie), Jacques Henripin (démographie), Jacques Dofny (sociologie du travail et du syndicalisme), Robert Sévigny (psychosociologie), Jacqueline Massé (interactionnalisme), Colette Carisse (méthodologie). Il s'agit d'un milieu intellectuel diversifié, avec des professeurs aux orientations théoriques et politiques fort différentes, pour ne pas dire conflictuelles. D'un côté, un fondateur, Norbert Lacoste, qui a aussi le titre de Mgr, et de l'autre, des intellectuels athées et socialistes tels Marcel Rioux et Jacques Dofny qui viennent de fonder la revue *Socialisme* 64. Dofny, Belge d'origine et proche collaborateur d'Alain Touraine, va aussi fonder en 1969 la revue internationale *Sociologie et sociétés*, publiée par les Presses de l'Université de Montréal.

Pendant ses études de baccalauréat, André décroche des emplois d'été qui consistent en des contrats pour l'Action catholique canadienne; il mène alors des recherches sur les relations entre jeunes et adultes puis sur la vie sentimentale des jeunes. Au contact de Jacques Dofny, un militant syndical proche de la CSN, André se découvre un intérêt pour la sociologie du travail. Celui-ci devient son directeur de mémoire (on dit aussi alors thèse) de maîtrise. Déjà très intéressé par l'éducation permanente, André consacre son mémoire à l'étude des « Visions du monde des éducateurs d'adultes au Canada français ».

### **Chercheur à l'Hydro-Québec**

Dès la fin de ses études de maîtrise, André entre au siège social d'Hydro-Québec (1963-1978), d'abord comme analyste (1963-1967), puis comme chef de service de la recherche (1967-1978). Il va y faire de la recherche appliquée pendant plus de quinze ans. Durant une période de six mois, en 1964-1965, on le prête comme agent de recherches à la Commission Laurendeau-Dunton sur le bilinguisme et le biculturalisme et on lui confie la responsabilité de rédiger le rapport sur « L'élite universitaire canadienne-française et la fonction publique fédérale ».

Au moment même où il termine la rédaction de son mémoire de maîtrise, André publie en décembre 1963 son tout premier article « Le personnel enseignant » dans la revue *Éducation des adultes* (no 14, pp 74-85). Par la suite, dans le cadre de son travail à Hydro-Québec, il publie dans les années 1970 plusieurs articles, par exemple « Remise en question du rôle des sciences humaines dans la gestion du personnel » (1970) et « L'entreprise, une pyramide ou une société? » (1977) dans la revue *Commerce*, de même que des textes dans le *Bulletin Hydro-Pressé*. Par ailleurs,

dès les années 1970, André manifeste son intérêt pour la création littéraire, d'abord dans le domaine du théâtre : il écrit sa première pièce de théâtre, « L'histoire d'une seule cité », qui est jouée sur la chaîne FM de Radio-Canada (7 juin 1973), de même que des comédies, « L'envie de famille » et « Trois Robinsons sur une île », comédies écrites dans les années 70 et jouées dans quelques cégeps. Sans pour autant délaisser la sociologie. André participe, en effet, en 1974 au Congrès mondial de l'Association internationale de sociologie (AIS), qui se tient alors à Toronto. André y présente une communication sur « Le conflit entre techniciens et bureaucrates », qui est vraisemblablement tirée du rapport de recherche qu'il rédige au même moment : « L'Univers social des employés » (rapport de recherche interne à Hydro-Québec, 1974-1975). En 1975, il est élu président de l'Association canadienne des sociologues et anthropologues de langue française (1975-1977). Il semble remarquable qu'un non universitaire qui fait de la recherche appliquée soit élu président de cette association. Il donne aussi quelques cours en sociologie de l'organisation et en sociologie du travail à l'UQAM (1971-1977).

### **Thèse de doctorat sur l'aliénation**

Tout en poursuivant ces diverses activités, André entreprend, au début des années 1980, des études doctorales en sociologie à l'Université de Montréal, qui conduisent à la rédaction d'une thèse. Cette thèse a pour titre « L'Aliénation comme outil d'analyse et d'intervention » et comporte trois grandes parties : une première (chapitre 1) plus théorique sur le concept d'aliénation, une deuxième (chapitres 2 et 3) plus analytique sur les bureaucraties modernes et les formes contemporaines d'aliénation, et une troisième (chapitre 4), plus empirique, intitulée « Étude de

cas. Une faculté d'éducation permanente ». Le président du jury est Marcel Rioux qui connaît bien l'œuvre de Marx, en particulier ses écrits de jeunesse où la notion d'aliénation est centrale. Mais c'est, comme le note d'entrée de jeu André, une notion ambiguë. S'appuyant sur une bonne érudition, celui-ci cherche d'abord à faire l'histoire rapide de son usage afin de mieux en délimiter la signification : certes Hegel et Feuerbach, puis évidemment Marx, mais aussi Lukács ; sans parler d'auteurs contemporains, tels Henri Lefebvre, Cornelius Castoriadis, Daniel Vidal en France et, aux États-Unis, Melvin Seeman qui développe un concept empirique et subjectif du sentiment d'aliénation. André n'hésite pas à critiquer Marx, lui reprochant de ne parler que de l'aliénation économique, négligeant totalement l'aliénation culturelle, si chère à Marcel Rioux.

La notion d'aliénation est alors décrite par certains dont Louis Althusser. L'aliénation n'est pourtant pas, pour André, un « concept à abattre ». Il entend — à la suite de Daniel Vidal — défendre une « vision modernisée » du concept et développer une conception de l'aliénation comme objective, i.e. la condition de l'individu, qui dépend directement de sa situation sociale : « J'utilise le terme d'aliénation pour désigner l'impossibilité ou la grande difficulté pour quelqu'un d'accéder à certaines formes d'expérience humaine en raison de la position qu'il occupe dans un champ structuré de rapports sociaux » (p.128).

Il s'agit d'une thèse qui, à portée théorique, est manifestement ambitieuse. Dès les premières lignes, André entend bien marquer « les limites de [sa] contribution, sa fragilité » ; il adopte aussi un « ton personnel » et utilise le « J » ; il adopte une posture qui, contrairement à aujourd'hui, est alors peu fréquente : celle de défendre la subjectivité et l'engagement personnel ; il se voit même critiqué par certains des premiers lecteurs ; les membres

de son jury lui reprochent de prendre des libertés qui sont jugées « excessives ». Enfin, il ajoute un dernier chapitre empirique dans lequel il tente d'« appliquer expérimentalement l'outillage conceptuel et méthodologique » qu'il développe dans les autres chapitres en portant son attention sur un milieu particulier d'intervention, celui de la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal, une institution qu'il connaît bien. Son analyse est critique : il y voit des indices d'une aliénation assez profonde de ces populations face aux possibilités de réussite dans des secteurs plus centraux de l'échange économique et dans les formes institutionnellement valorisées de la communication universitaire. Je cite quelques-uns des derniers paragraphes de son analyse :

*La timidité de la faculté à aborder de façon pratique les problèmes économiques les plus actuels peut être vue comme le symptôme d'une double aliénation : une réification culturelle interne à l'Université qui ne peut s'écarter de l'optimisme humaniste ou des discours globalisants — et la centralisation croissante des décisions économiques auxquelles ont de moins en moins accès les citoyens ordinaires.*

*Le terrain sur lequel la faculté a eu l'action désaliénante la plus évidente touche les formes mêmes de l'intervention universitaire : dépassement des formats bureaucratisés de transmission du savoir dans les activités culturelles, dépassement de la norme de gratuité désengagée dans l'aide à la promotion collective. Sur ce dernier terrain, la nécessité de lutter sur le terrain des techno-bureaucrates fait cependant surgir une catégorie d'experts militants, dont la présence laisse intacte l'état de dépendance réifiée des populations desservies. L'émergence d'un nouveau dossier comme celui de la condition féminine souligne un dilemme stratégique apparenté : l'accès de certaines femmes aux décisions politiques et budgétaires et le souci de la promotion du plus grand nombre apparaissent difficiles à concilier.*

*La conclusion veut surtout faire ressortir que les exigences de l'action sociale ne sont pas les mêmes que celles de l'analyse sociologique : autant cette dernière doit, pour jouer un rôle, privilégier la compréhension des structures avec un regard dont l'objectivité soit le moins possible compromise par le désir et les valeurs, autant la lutte contre l'aliénation fait appel à une volonté humaine, à des choix éthiques et politiques, et le simple remplacement de structures par d'autres structures constitue-t-il un cul-de-sac.*

Au moment de déposer sa thèse, André oublie d'y ajouter une conclusion. Ce qu'ont souligné « opportunément » les membres du jury (dont les noms, sauf celui de Marcel Rioux, ne sont pas indiqués sur la page couverture). Il lui faut donc plusieurs semaines de « décantation » pour que se révèle ce qu'il a envie de dire. Il a alors pris conscience de « l'ambiguïté de [sa] démarche de communication » : il a essayé en effet, tout au long, de « s'adresser à la fois à la communauté sociologique, et à ses amis non universitaires, ainsi qu'aux gens qui leur ressemblent ». En d'autres mots, il a essayé de « faire parler en lui à la fois le sociologue épris d'une certaine cohérence théorique, et l'être humain soucieux de trouver plus de plaisir dans l'existence et de mettre le doigt sur des phénomènes sociaux qui y font obstacle ». Il termine sa conclusion en se faisant la confidence suivante : « Si cela doit porter une étiquette, ce pourrait être celle de démocrate radical ou de socialiste autogestionnaire. Les penseurs venus de l'équipe de *Socialisme ou Barbarie* — Castoriadis, Lefort, Gauchet, Mothe — me laissent une impression de familiarité. M'étant défini du mieux que j'ai pu, je retourne allègrement aux ambiguïtés, obscurités et contradictions de la vie » (p. 259).

Bref, une position paradoxale, qui peut avoir agacé certains membres du jury. Il faut enfin noter

qu'à la demande d'André lui-même, le dernier chapitre est retiré de la version électronique parce que « celui-ci avait été ajouté à la fin de la thèse à la demande expresse du directeur externe mais n'étant pas du tout nécessaire à la compréhension du phénomène étudié ici » (note de Jean-Marie Tremblay). Il s'agit d'une thèse qui comporte certes des faiblesses, mais que l'on devrait éditer entièrement, car elle contient des réflexions toujours d'une grande actualité.

### **Administrateur universitaire et enseignant**

André opère un important virage professionnel en quittant Hydro-Québec pour entrer à l'université, mais non pas comme professeur. Il devient administrateur dans un domaine qu'il connaît bien : l'éducation permanente. Il est nommé vice-doyen à la recherche et à la promotion collective de la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal, poste qu'il n'occupe que pendant deux ans (1978-1980). Il s'en explique lui-même : « Au bout de deux ans, épuisé par le climat conflictuel au Comité de direction, j'ai démissionné de ce poste et ai travaillé comme responsable de programme, adhérant à une tendance préconisant la spécificité de l'enseignement aux adultes (liens connaissances/pratiques, autonomie d'apprentissage). Puis le décanat a été occupé par l'ex-politicien Jacques Léonard, qui n'en avait que faire de ces lubies ». Dès l'année suivante, André devient chercheur affecté à l'analyse de la spécificité de la Faculté (1981). Le titre du rapport qu'il rédige en collaboration s'intitule « Spécificité. Éléments pour une description et un bilan de la Faculté de l'éducation permanente » (Faculté de l'éducation permanente, Université de Montréal, 1981). André se voit confier la responsabilité de programmes ou de certificats (Animation de la vie

étudiante, Gérontologie, Culture et civilisation, Sciences de la communication et microprogramme Stratégie de carrière (1981-1988). Enfin, André donne, comme chargé de cours, ses premiers enseignements crédités, par exemple en 1980, en sciences de l'éducation à l'Université de Montréal et en « Créativité » à l'Université du Québec à Chicoutimi. C'est une carrière universitaire et une position qu'on peut qualifier d'atypiques. C'est aussi le début d'une longue carrière comme chargé de cours.

### **L'intellectuel critique. La revue *Possibles***

Par ailleurs, fin des années 1970-début des années 1980, André publie plusieurs textes dans *Le Devoir* dont : « Autocritique d'un partisan rhinocéros » (mai 1979), « Il y aura un référendum? Ah Bon! » (juin 1979), « On s'est trompé de socialisme » (février 1980), « D'autres choix que le cynisme politique » (mars 1980). Bref, il se positionne comme un écrivain et un intellectuel. À la manière d'un Marcel Rioux, peut-on dire. C'est à ce moment que je rencontre André, qui accepte alors de participer à la revue *Possibles*. La revue a été fondée en 1976 par Marcel Rioux avec la collaboration de Gabriel Gagnon, des poètes Gilles Hénault, Gaston Miron et Gérald Godin, de l'artiste Roland Giguère. D'autres sociologues se sont joints à l'équipe : Robert Laplante, Marc Renaud, Muriel Garon-Audy. On retrouve aussi au comité de rédaction des historiennes de l'art (Rose-Marie Arbour et Francine Couture), une professeure de littérature (Lise Gauvin), Raymonde Savard, Élise Lavoie, sans oublier le cinéaste Pierre Perrault. La liste des collaborateur·rices est impressionnante. Nous avons des réunions plusieurs fois par mois dans un local de recherche du Département de sociologie. Il fallait choisir les grands thèmes de chaque numéro — d'abord l'autogestion, mais

aussi le nationalisme —, identifier et inviter des collaborateur·rices, rencontrer l'éditeur, évaluer les textes, corriger les épreuves, choisir la page couverture. Sans oublier les débats nombreux certes sur les grandes orientations de la revue, mais aussi sur l'organisation et la distribution des tâches, etc. Une grande aventure intellectuelle et amicale au carrefour de la sociologie, des arts et de la politique!

André s'intègre rapidement à l'équipe. Il publie dès 1980 ses premiers textes : « Après l'oraison funèbre des nouvelles certitudes » (hiver 1980), « L'art de la dissidence » (printemps 1980). Il prend par la suite la direction de numéros spéciaux et signe lui-même des éditoriaux.

André devient très actif au point de devenir indispensable; il est l'un de ceux qui, avec Gabriel Gagnon, permettent à la revue de traverser plusieurs crises.

1<sup>re</sup> crise : la scission. La septième année faillit être fatale : en avril 1983, Robert Laplante, appuyé par les trois jeunes membres du comité de rédaction, annonce sans avertissement qu'ils veulent prendre la revue en mains ou aller faire ailleurs ce qu'il leur semble « impossible d'y entreprendre ». Robert Laplante est aujourd'hui directeur de la revue *L'Action nationale*, et aussi poète, alors très proche de l'écrivain-cinéaste Pierre Perrault. Il conçoit une sorte de manifeste ruraliste qu'il tente d'imposer aux autres membres comme ligne éditoriale alors que pour la majorité d'entre eux, l'autogestion nécessite plutôt la pluralité des expériences et des expressions, en ville comme à la campagne. Appuyés par Marcel Rioux, les autres membres décidèrent qu'il fallait à tout prix maintenir la revue. Gabriel Gagnon accepta d'en devenir le principal animateur et André devint l'un des membres les plus actifs d'une nouvelle équipe plus large et plus diversifiée. Ce qui donna à la revue un « deuxième

souffle ». Pour son dixième anniversaire, à l'été 1986, la revue publie un copieux numéro intitulé « Autogestion. Autonomie. Démocratie », illustré par Roland Giguère, et auquel collabore un grand philosophe français et ami de Marcel Rioux, Cornelius Castoriadis.

2<sup>e</sup> crise : le passage du flambeau avec la mort, le 16 décembre 1992, de Marcel Rioux, le principal inspirateur de la revue. Pour le saluer, Gabriel Gagnon dirige un numéro été/automne 1993 intitulé « À gauche autrement ». Devenu le directeur de la revue, sans en porter le nom, il organisa, à l'aide du département de sociologie, un premier colloque « Marcel Rioux ».

Dernière crise : le passage au numérique en 2008, date du dernier numéro de la version papier de la revue. Cette crise aurait pu entraîner la disparition de la revue, mais la constitution d'une nouvelle équipe encore plus large et plus diversifiée lui a permis de connaître un nouvel élan. André demeura un fidèle pilier, continuant de participer aux réunions, de publier des articles et d'éditer des numéros : le dernier, publié en 2018, lui tenait à cœur; il portait sur la financiarisation de l'économie. C'est dire sa volonté continue de rester au plus près des réalités contemporaines, tout en les situant, de manière tout aussi continue, à l'aune des structures de la société capitaliste, aliénation en tête.

### Conclusion

André est ouvert à la fois à la littérature, aux arts et à la politique. Il se distingue par son hyperactivité et par la diversité de ses modes d'intervention : d'abord l'enseignement, dans plusieurs universités, principalement à l'Université du Québec en Outaouais depuis 1980, sur des thèmes fort divers (« Classes et mouvements sociaux », « État et pouvoirs économiques dans

les sociétés contemporaines », « Information et communication », « Politiques sociales », « Diversité culturelle »); la publication de plusieurs essais et romans dont *Schoenberg, Ses propres moyens*, *Les métamorphoses de Paul Hymer* (nouvelle), *Aimer au pluriel*, *Primeurs*, *Sentiers non balisés*; enfin, à travers sa participation à divers mouvements d'action collective, tels ATTAC, La Bourse contre la vie, Multimondes, Alternatives, les Amis du Monde diplomatique (dont il devient, à partir de 1999, l'un des animateurs du groupe de Montréal). Un intellectuel au sens plein du terme, que je qualifierais de « possibilite » à la manière de Marcel Mauss, dont le leitmotiv était : « Tout le possible, rien que le possible ».

### Notice biographique

**Marcel Fournier** est professeur émérite au Département de sociologie de l'Université de Montréal. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont les biographies d'Émile Durkheim et de Marcel Mauss publiées chez Fayard. Il a reçu, au cours de sa carrière, plusieurs prix et distinctions, dont les Palmes académiques (France), le prix Léon-Guérin et l'Ordre national du Québec.